

respirant un parfum de gentilhommerie, et le tour a réussi. »

Et voilà que Millin, Carrion-Nisas, Ginguené, Ségur, ouvrent le feu ; toute la littérature les suit ; les journaux applaudissent ; personne ne veut croire à la personnalité d'une femme de génie. Villemain déclare que le monde lettré, qui avait cru un instant à l'authenticité des charmantes poésies de Clotilde, avait été dupe d'une habile supercherie. (*Cours d'histoire de la littérature au moyen-âge*, 1830, t. 2, p. 243), et il les attribue au marquis ; Raynaud en fait honneur à Vanderbourg ; Daunou dit que ce dernier est l'auteur des *meilleurs morceaux*. M. Sainte-Beuve considère le recueil comme apocryphe, sans dire si, à ses yeux, l'inventeur est le marquis de Surville ou Vanderbourg « *Les deux amis*, dit-il, *rentrèrent en la prolongeant dans la supercherie innocente...* » Et plus loin, « *La prétendue Clotilde est un poète de l'école moderne, un bouton d'églantine éclos en serre, à la veille de la renaissance de 1800.* » Barbier, Brunet, Quérard, ces pères de la bibliographie, prennent le contrepied, donnent dans un change, et font un défaut que l'histoire ne leur pardonnera pas. Barbier est même cruel ; non content de nier l'aïeule, il diffame le petit-fils et fait du marquis non un émigré rentré en France, mais un *voleur de grand chemin, condamné à mort, à Montpellier!—Pour vol de diligence!*—A Montpellier au lieu du Puy, en 1795 au lieu de 1798 ! Ceci n'est plus de l'erreur, c'est de la haine et de l'ignominie.

Enfin Bouillet dit positivement :

« Il n'existe plus de doute à ce sujet, et M. de Vanderbourg est RECONNU, (*reconnu*, vous l'entendez,) pour le véritable auteur des poésies de Clotilde, malgré les *ruses ingénieuses* par lesquelles il sut longtemps accréditer cette innocente imposture littéraire. » MM. Nisard, Gérusez,